

ouvrage de Glinka, relatif à la bataille de Borodino, transformée par l'historien en triomphe pour la Russie. Le comte Belorouki, qui parlait peu, avait alors pris brusquement la parole : " Laissons cela, s'était-il écrié, c'est de la poésie, mais la poésie n'est pas de l'histoire. J'y étais, à cette fameuse bataille ; nous nous sommes battus comme des lions, mais nous avons affaire à des hercules qui nous ont étouffés. Qu'on appelle notre résistance une défaite sublime, à la bonne heure ! Mais les faits sont les faits : la victoire fut de l'autre côté." Alors le comte Belorouki, qui s'animait rarement, raconta avec un entrain militaire les diverses phases de cette sombre et terrible bataille. Ce n'était pas le récit académique d'un auteur de profession, c'était le témoignage d'un soldat qui avait assisté à cette redoutable lutte, qui y avait été mêlé. Il disait : " Là j'ai vu notre infanterie aborder trois fois à la baïonnette les carrés français, et reculer trois fois décimée et vaincue." Il ajoutait : " J'ai conduit la charge de cavalerie qui a failli nous donner la victoire ; les escadrons de la garde russe ont fait des merveilles ; mais nous avons été ramenés en arrière par la mitraille des batteries françaises et par une charge de cuirassiers et de dragons conduite par Ney et Murat en personne." La bataille revivait ainsi sous les yeux des auditeurs. On entendait le roulement des tambours, l'appel strident de la trompette, le clapotement de la fusillade, le mugissement du canon. On voyait passer la cavalerie comme un ouragan ; la terre s'ébranlait sous le pas cadencé de l'infanterie. La guerre apparaissait dans la magnificence de ses horreurs, dans la splendeur de son héroïsme, dans la beauté de son dévouement, la guerre où l'on tue, où l'on meurt pour sa patrie, pour son drapeau !

A l'endroit le plus intéressant de ce récit, la comtesse jeta les yeux sur son fils Paul. Elle hésita un moment à le reconnaître. Ce n'était plus ce jeune agneau, doux, timide, presque pusillanime. Sa physionomie était transfigurée. Ses yeux lançaient des éclairs, l'enthousiasme rayonnait sur son front. Son bras s'étendait comme malgré lui pour saisir une épée. L'idée d'Achille à Scyros se présenta à l'esprit de la mère. Ce ne fut que l'espace d'un moment. Le récit terminé, la physionomie de Paul se détendit comme la corde d'un arc que l'on rend au repos. Il redevint ce qu'il avait toujours été, doux, timide, circonspect, plein d'admiration pour sa sœur, de dévouement et d'amour pour sa mère, mais d'une timidité craintive devant son père qui, comme don Diègue, se plaignait au ciel de ce que dans l'aire de sa race le hasard avait fait naître, au lieu d'un aigle à la serre puissante, une tendre et faible colombe.

Nastasie avait vingt ans et Paul en avait quinze. Ils étaient tous deux en visite pour quelques jours à plusieurs werstes du château de